

Un départ vers Buchenwald particulièrement chaotique.

Après le débarquement en Normandie (6 juin 1944), plusieurs convois ont quitté Compiègne. Le contexte de l'époque était pour le moins confus, Les allemands étaient débordés par la progression des alliés et les bombardements incessants, la résistance intensifiait ses actions de sabotage et le réseau ferroviaire fut partiellement détruit. Malgré tout, les Allemands parvinrent à mettre en ordre un convoi d'une trentaine de wagons, à couvert, à l'orée de la forêt de Compiègne, non loin du carrefour Bellicart: ce fut le dernier train.

17 août 1944, rassemblement sur la place d'appel. Les hommes comprennent qu'une nouvelle sélection est en marche.

Marcel Colignon se souvient de ce moment : «Et alors que tout le monde est si bien préparé à rentrer chez lui, voilà que l'ordre inusité d'appel général nous parvient après la soupe. La grand-place est barrée d'un cordon de SS. Une grande table le long des bâtiments, auxquels nous faisons face. Garde à vous impeccable, au commandement d'un vieux gaulois en béret basque qui tressaille d'aise à ce bel alignement. Puis il fait l'appel nominatif: »

Edouard Michaut décrit cet appel : « Une table est installée dans la cour, derrière laquelle s'assoient trois boches. Un grand diable de Chleuh, juché sur une autre table, s'évertue à crier dans un charabia incompréhensible et avec une lenteur désespérante, les numéros matricules de ceux qui doivent partir. Notre coeur bat violemment. Notre petit groupe, presque au complet, est appelé. Cependant, Goiset, Tsimbidy-Rochu, Lucht, Teitgen restent là. Il semble pourtant que les cas graves doivent partir et ils en sont. »

Marcel Colignon suit le mouvement répétitif de ceux qui sont appelés : «À l'appel de son nom, le détenu s'approche des scribes qui trient le bon grain de l'ivraie, en renvoyant les uns aux bâtiments et en jetant les autres aux SS. On arrive assez rapidement à savoir que notre nom sur les listes se trouve accolé à un rassemblement de petites croix plus ou moins nombreuses. Les moins nombreuses sont dévolues aux sédentaires de Compiègne, aux indignes de la réhabilitation SS, à ceux qui resteront ici dans le danger de la bataille se rapprochant. Les autres, ceux qui ont 3, 4 ou 5 croix, s'en vont vers la ligne des SS. Il n'y a plus grand monde sur la place lorsque je suis appelé. Un coup d'oeil : 4 croix. Rompez. Au passage, les SS me fouillent. Rien dans les mains, rien dans les poches. C'est une fouille avisée, brutale et efficace. Quel tas d'objets divers, mais surtout coupants, couteaux et scies. Et maintenant au trot, c'est l'allure des SS. Tendez les bras, un pain, un colis Croix-Rouge, un saucisson, un tube de fromage, garde à vous, derrière un camion plein de détenus. Montez, schnell, los, mensch C'est vraiment la porte de l'enfer ».

Tout va très vite. Dans un manège parfaitement organisé, les détenus passent d'une étape à l'autre sous les cris menaçants des SS.

Désigné pour le convoi, Edouard Michaut comprend instinctivement qu'un drame se noue : « Avec une émotion indicible, comme si nous sentions quel sort nous était destiné, nous tâchons de nous regrouper. La Croix-Rouge nous offre un pain et un colis standard pour deux, et nous touchons en plus du fromage allemand en tube. »

Cette nourriture donnée par la Croix-Rouge est immédiatement perçue comme un bien qu'il faut conserver avec soi. Le voyage devrait être long.

Jacques Dathy reconnaîtra après-guerre que ce qui devait lui permettre de supporter la faim allait augmenter sa soif : « On nous distribue aussi un nouveau colis de la Croix-Rouge, il deviendra, en partie, plus tard, une source de misère, car le sucre, la mélasse, la pâte de fruit seront assoiffants et l'eau bien rare».

L'heure du départ semble avoir sonné. Des camions de la Luftwaffe sont stationnés dans le camp.

Marcel Colignon évoque cet entassement dans le véhicule : «Je saute dans le camion. Et je crois qu'il est plein. Mais c'est une erreur dont vient de me convaincre un grand SS en m'enfonçant violemment son pistolet entre les côtes. Dieu que ça fait mal, mais après cette démonstration, on peut encore faire monter dix types dans le camion. Il y a au moins cinquante prisonniers dans ces deux tonnes. Et qui ne veulent pas lâcher leur pain, ni leur saucisson. Et le camion

roule et nous roule, foule encore mal éduquée, sous les yeux des gens de Compiègne qui sont tristement inattentifs, mais dont on devine la compassion. »

L'accord Nordling-Huhm inappliqué

Tandis que l'autorité militaire du camp organise le convoi, un accord est signé le 17 août 1944 entre «M Nordling, consul général de Suède, en son nom personnel, au nom des divers pays qu'il représente, et le Militärbefehlshaber in Frankreich représenté par le Mayor Huhm, d'accord avec le Wehrmachtbefehlshaber in Paris ».

Doivent passer sous le contrôle du consulat de Suède et de la Croix-Rouge tous les politiques internés ou détenus dans les prisons de Fresnes, Cherche-Midi, Santé, Villeneuve-Saint-Georges, Saint-Denis, dans les hôpitaux de la Pitié, du Val de Grâce, de Saint-Denis et dans les camps de Compiègne, Drancy et Romainville. L'accord s'étend en outre « à tous autres lieux de détention et tous les trains d'évacuation sans exception faisant route à l'heure actuelle vers d'autres destinations ».

A Compiègne, les représentants de la Croix-Rouge réagissent aussitôt. M. de Laguiche (dont le frère Jean est retenu à Royallieu), représentant pour le département de l'Aisne, rencontre le major Illers pour lui demander l'application de l'accord.

Dans leur livre « Esclavage pour une résurrection », les frères Michaut rapportent l'entretien entre M. de la Guiche et le major Illers au sujet de l'évacuation du camp :

«(...) Compiègne dépend du SD et Oberg y a délégué le major Mers qui doit veiller personnellement à ce qu'il n'y ait aucune défaillance de ses sous-ordres. M de la Guiche va le trouver dans la villa qu'il occupe à Compiègne.

- Il me semble vous connaître, Monsieur.

En effet, j'ai eu l'honneur de vous demander l'autorisation de voir mon frère, que vous m'avez accordée.

- Que désirez-vous ?

M de La Guiche lui fait part alors de l'accord qui vient d'être signé.

A ces mots, Illers entre dans une colère épouvantable.

Quelle qualité avez-vous pour me transmettre des ordres de la Wehrmacht ? D'ailleurs, je n'ai aucun ordre à recevoir de la Wehrmacht. Amenez-moi un papier signé de Oberg et je m'inclinerai. Et, de toute façon, le convoi devait partir le 11, il partira.

L'embarquement.

La voie ferrée Compiègne-Soissons est occupée par un train de vingt-cinq à trente wagons de couleur rouge-brun. Comme l'indiquent les panneaux, chaque wagon peut contenir quarante hommes ou huit chevaux en long. Et pourtant, sous la pression des armes, les 1.250 détenus sont embarqués dans le convoi, soit quatre-vingts à cent hommes par wagon

Les hommes sont précipités vers les wagons lesquels, portes ouvertes, les avalent sous la pression des armes.

Marcel Colignon se souvient de cette course forcée : « Voyage d'un bon quart d'heure. Arrêt. A peine le temps de voir que nous sommes dans la forêt. On descend. Vite. Schnell mensch ! Au trot ! Dans un lot de sept, j'escalade un talus et en suivant une allée dense de SS, un tous les deux mètres de chaque côté et une deuxième ligne moins serrée, quelques pas en arrière, nous arrivons à un train qui stationne avant la gare de Vieux Moulin, au milieu de la belle forêt ».

L'embarquement dure longtemps. Les wagons se remplissent un à un, puis, avec l'arrivée de nouveaux détenus, se remplissent de nouveau. Lorsque les SS considèrent que l'embarquement n'est pas assez rapide, des chiens sont lâchés contre les prisonniers.

Marcel Colignon évoque les mots d'accueil de ses camarades d'infortune lors de son arrivée : « La porte d'un wagon s'ouvre. « Montez ». Fermeture absolue. La voix calme de Quarez nous dit : « On ne peut pas dire que vous soyez les bienvenus, Messieurs. » Il y a, en effet, déjà 65 détenus dans le wagon. Il n'y a que peu de place pour les 7 nouveaux. »

Les derniers détenus montés dans les wagons, et avant même que ces derniers ne soient cadenassés, une annonce est faite en français.

Michel Depierre la rapporte : « Un jeune officier SS monte dans chaque wagon et dit dans notre langue : «Vous allez dans le camp le plus moderne d'Allemagne. Vous y serez bien traités. Si vous avez des couteaux ou d'autres objets tranchants vous devez me les remettre sous peine de sanctions graves. S'il y a des tentatives d'évasion dans votre wagon, cinq personnes prises au hasard seront abattues sur place ».

Les hommes découvrent alors leurs conditions de voyage.

Paul Bonte évoque ces conditions pour le moins pénibles : « Dans les wagons, l'encombrement était tel qu'il n'était pas possible de bouger. A chaque bout de wagon, une lucarne permettait un semblant d'aération. N'en bénéficiaient vraiment que ceux qui se trouvaient à proximité. Les autres, la grande majorité, entassés les uns sur les autres, tentaient de respirer. »

17 août 1944, première nuit dans le train

Embarqués à quatre heures de l'après-midi dans des wagons surpeuplés et bientôt surchauffés, les détenus prennent leur place dans l'espace confiné. Il semble que les choses ne se déroulent pas

23 DEPIERRE Michel, Déporté à Dora à 18 ans, ed. Scéren, 2009.

24 Collectif, Un pas encore un pas... pour survivre, ed. Martelle, 1996.

25 Collectif, Un pas encore un pas... pour survivre, ed. Martelle, 1996.

24

comme prévu pour les SS. La locomotive n'arrive pas. Est-ce un sabotage ? Une raison administrative ? Une panne ? Dans l'attente, très rapidement, les wagons deviennent des étuves sous le soleil du mois d'août. Les hommes souffrent de la soif. Dans certains wagons, des officiers de carrière prennent la situation en main, comme ce sera le cas dans celui de Marcel Colignon : «(...) on voit vite qu'il y a de l'ordre dans ce wagon. Une moitié a adopté comme chef le colonel Lemerre et l'autre, où je suis, le colonel Madelin. Il fait chaud mais toutes les figures sont ouvertes, avenantes et je crois que beaucoup partagent ma joie d'échapper définitivement et sans doute au moindre prix, aux interrogatoires de la Gestapo. »²⁶

Dans d'autres wagons, les hommes ne se sont pas organisés. Certes, il existe une solidarité entre eux, mais les caractères s'affirment, des groupes se forment, des comportements individualistes naissent et la loi du plus fort règne. Michel Depierre s'étonne de voir tant de caractères changer : « Dans le wagon, au fur et à mesure, des clans se forment. Je suis surpris de voir que la plupart des gens ne savent pas souffrir et, dans l'adversité, deviennent des fauves. Ils se comportent de façon égoïste. Notre étuve est un véritable révélateur de caractères. »²⁷

A quoi pensent, alors, ces hommes enfermés dans des wagons abandonnés sur une voie de chemin de fer en périphérie de Compiègne ? Ces hommes attendent tous une probable libération, comme le précise Paul Bonte : « Toute la nuit, chacun avait espéré l'attaque de la résistance locale. Cette illusion s'est envolée avec le matin. »

Il n'y aura pas d'attaque.